Document généré le 15 juil. 2025 16:19

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

[Poèmes]

Jean-François Mathé

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14919ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mathé, J.-F. (1991). [Poèmes]. *Moebius*, (49), 111–112.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN-FRANÇOIS MATHÉ

on aimerait de plus hautes lampes
pour accueillir l'arbre jusqu'à la cime
dès qu'il renonce au vent
et entre avec tout son silence
dans la chambre

on aurait une longue nuit pour perdre
sur les choses le pouvoir des gestes
des mots

pour laisser 12 pays dès l'aube donner
un nouveau prénom à sa neige

*

il y eut
dans les yeux qui passèrent
des lignes de fuite
des points de mire
qui ne servirent à rien

après un bref sursaut (à
l'aube les jets d'eau l'
envolée d'oiseaux sur les places)
la même ville est retombée
dans les faux plis de ses rues

faut-il reprendre souffle
si l'air est un filet
qui ramasse des ombres

*

et dos au mur
face au ciel qui prépare
la salve d'aube

dos au mur
nous regardons la lune
comme la pièce jamais retombée
d'un jeu de pile ou face

nous savons que nous n'avons
jamais pu choisir un autre temps
que celui qui nous a poussés ici

*

avec ses bruits d'avions
le ciel d'entre deux averses
fait résonner son vide

jusqu'à ce que naisse un vertige
qui fait tourner les maisons
sous leurs girouettes immobiles

ce trou soudain dans la tendre terre
nous n'y descendons encore
que par le souffle
le corps attend son tour
et résiste assis
ajoutant la raideur de la chaise
à celle de ses os